



Carnets d'Alaska

À cheval à travers l'Arctique

Les premiers pionniers, venus chercher en Alaska or et fourrures, débarquèrent dans le port de Valdez, sur la côte pacifique. Ils bâtèrent leurs chevaux et partirent sur le Valdez-Fairbanks Trail, unique sentier d'accès à l'intérieur de la « Grande Terre ». Devant eux : les marais, les ours, le froid... Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son décident de revenir sur les pas de ces pionniers en traversant l'Alaska à cheval, sur plus de 1800 kilomètres, reliant l'Océan Pacifique à l'Océan Arctique. Comme eux, ils sont confrontés aux sentiers abrupts creusés à flanc de montagne, aux grizzlis et aux glaces... jusqu'au-delà du cercle polaire.

L'appel du Grand Nord

Ce soir, nous avons monté nos deux petites tentes igloo le long de Mineral Creek, à un kilomètre à l'ouest du centre de Valdez. Nous sommes cinq : deux Français, une Américaine, un hongre de onze ans, Boogie, et une jument de quatre ans Chevelle. Megan chatouille leurs naseaux, caresse leur encolure et leur ventre chaud, comme pour bien prendre conscience qu'elle ne rêve pas. Nous savourons tranquillement ces premiers instants d'un long périple. Le feu crépite. Ça sent bon les plantes, les sapins ; l'air est humide dans le courant frais qui descend du glacier. L'accalmie avant l'orage ? Nous n'avons pas la moindre idée de l'aventure qui nous attend.

Progression délicate

Pendant trois jours, nous remontons la rivière Lowe et prenons nos premiers bains de boue. Il pleut en permanence et les moustiques, par milliers, nous harcèlent. Ils se gorgent du sang de nos chevaux qui deviennent de plus en plus nerveux, excédés par les piqûres. Nous arrivons péniblement à parcourir 20 kilomètres par jour. Le soir au campement, les chevaux s'allongent sur le sol, incapables de tenir debout.

Nous arrivons à l'entrée du Keystone Canyon le moral dans les talons. Le sentier fut tracé à partir de 1899 par le capitaine William Abercrombie, comme première section du Valdez-Fairbanks Trail, le sentier d'accès vers l'intérieur. Avant, il fallait

franchir les monts Chugach en passant par le glacier de Valdez – un voyage quasi-suicidaire, lors duquel des centaines d'hommes moururent, dans les crevasses ou par hypothermie. Certains revinrent aveugles, faute d'avoir protégé leurs yeux de la lumière réfléchie par la glace et la neige... Le sentier commence par un éboulis très raide, au bord d'une cascade. Les chevaux



dérapent sur les pierres coupantes. La pente s'accroît, le chemin grimpe à flanc de falaise. Nous avançons à tâtons au milieu d'une végétation dense, patinant dans la glaise détrempée. Par endroits, le sentier s'est effondré : une faute d'inattention et c'est la chute sur plus de 200 mètres jusqu'au fond du canyon. Mais pas question de redescendre : le sentier est trop étroit pour que les chevaux puissent faire demi-tour. Les sabots dérapent, frôlent le surplomb rocheux, mais nos bêtes ne paniquent pas, elles ne se rendent visiblement pas compte du danger. Nous arrivons finalement à un pont qui semble avoir été balayé par un orage. Il est coupé en

Double page.
Droite devant la rivière
Megan, dont les ours,
semble-t-il, affectionnent les
abords.



Textes et Photos : Laurent Granier, Philippe Lansac et Megan Son



« Dans la panique, elle entaille ses membres sur des morceaux de métal. Philippe et Laurent tirent de toutes leurs forces sur la longe humide qui glisse entre leurs mains. Si elle nous échappe, c'est le plongeon dans le ravin... »

deux, la partie inférieure surplombant une cascade. Mais la passerelle centrale, d'un bon mètre de large, a l'air de bien tenir. Boogie se lance le premier. Il presse le pas, mais passe sans encombre. Chevelle, en plein milieu, prend peur et fait un écart. Elle tombe violemment sur la partie du pont située en contrebas. Elle se débat, tente de remonter... Dans la panique, elle entaille ses membres sur des morceaux de métal. Son sang gicle. Philippe et Laurent tirent de toutes leurs forces sur la longe humide qui glisse entre leurs mains. Si elle nous échappe, c'est le plongeon dans le ravin... Elle cherche à prendre appui sur la longe. Un premier coup d'encolure, et elle arrive presque à se redresser. Mais ses sacs de bât sont trop lourds et elle retombe brutalement. Nous continuons de tirer. Laurent tente de la calmer en lui parlant, pour qu'elle reprenne son souffle. Épuisée, elle s'immobilise quelques instants, les postérieurs dans le vide. « Maintenant ! Allez ! » Chevelle donne un grand coup d'encolure, pose ses antérieurs sur les bords du pont et remonte. Elle est sauvée !

Mais que sommes-nous venus chercher ici ? Comment avons-nous pu prendre des risques aussi fous ? Abrutis par l'accident, nous ne savons plus que penser... Nous ne pouvons plus faire marche arrière. Chevelle boite terriblement, la tête basse. Nous redescendons jusqu'à la rivière. Le sol devient marécageux et les chevaux s'enlisent. Nous atteignons enfin le lit de la Lowe. Philippe part en éclaireur : il a de l'eau jusqu'au ventre et le courant manque de l'emporter. Impossible, Chevelle ne passera jamais. Seule solution : continuer sur le Wagon Trail. À Valdez, on nous a dit que le sentier n'avait pas été utilisé depuis au moins trois ans. La pente est plus douce, mais les broussailles ont tout recouvert. Des arbres sont tombés, barrant la route. Nous passons cinq heures à contourner les troncs, à arracher les branches. À certains endroits, les herbes hautes sont aplaties sur le sol, signe que des ours ne sont pas loin. Nous n'avons aucune visibilité. Au bout de trois heures, épuisés, nous pénétrons dans une forêt de pins. Le sentier n'en finit plus, Chevelle est à bout de forces. Il faut trouver de l'aide, vite, où nous risquons de



En bleu l'itinéraire emprunté

la perdre. Soudain, nous percevons au loin des aboiements. Depuis cinq heures, nous sommes si concentrés sur tous les bruits susceptibles d'indiquer la présence d'un ours que nous ne sommes plus sûrs de rien. Mais le sentier s'élargit et nous découvrons une jolie cabane de rondins, entourée de carrés de pelouse. Des fleurs, des sapins. Une trentaine de chiens attachés à des piquets devant leur niche bleue. Un enclos avec des chevaux, des chèvres, des poneys. Enfin !

Un train de cuivre à prix d'or

Chilina est une surprise. Cette ville fantôme semble tout droit sortie d'un film muet du début du XIX^{ème} siècle. Tout est là pour nous

faire revivre l'époque des pionniers : un saloon, de vieilles échoppes en bois à larges frontons en planches... En août 1900, entre le glacier de Kennicott et le McCarthy Creek, une équipe de prospecteurs découvre de hautes falaises constituées à 70 % de cuivre pur – le plus riche gisement au monde ! Cinq ans plus tard, l'Alaska Syndicate rachète les droits d'exploitation du gisement en créant la Kennecott Copper Company. On demande à Michael J. Heney – le créateur de la ligne ferroviaire qui relie le port de Skagway aux gisements du Klondike par le col de White – de construire une voie ferrée pour transporter le minerai jusqu'à Cordova, dans le détroit du Prince William. Les premiers ouvriers arrivent

Campement sur les hauteurs du Glacier de Kennicott, dans le Parc National de Wrangell - Saint Elias



« Le changement d'ambiance est radical. Un tapis de brume enveloppe l'immense vallée glaciale de la Chitina River. L'endroit est à la fois magique, lugubre et terriblement sauvage »



le 1er avril 1906. Ce projet pharaonique de 320 kilomètres demande cinq ans de travail aux cinq mille ouvriers de Heney, et finit par coûter une véritable fortune. Le 8 avril 1911, le premier train arrive enfin à Cordova. C'est le début de l'exploitation de la mine de Bonanza, qui va rapporter plus de 200 millions de dollars à l'Alaska Syndicate. Chitina, située sur la voie ferrée, se développe rapidement. En plus de l'exploitation de la mine de cuivre, les pionniers et les marchandises prennent le train jusqu'à ce carrefour avant de continuer à cheval vers l'intérieur, ce qui leur évite le premier tronçon du Valdez-Fairbanks Trail. Chitina devient alors un dépôt central de marchandises en direction de Kennecott et de Fairbanks. Le boom est si rapide que l'on pense que la ville pourra bientôt devenir la capitale de l'État, mais avec la récession, la voie ferrée est désaffectée et Chitina devient une ville fantôme.

À l'est de la ville, un passage taillé à flanc de colline ouvre la piste de McCarthy. Le changement d'ambiance est radical. Un tapis de brume enveloppe l'immense vallée glaciale de la Chitina River. L'endroit est à la fois magique, lugubre et terriblement sauvage. Devant nous, la piste s'enfonce dans l'immensité du parc national des monts Wrangell-Saint-Elias, la plus grande réserve naturelle des États-Unis, six fois plus grande que Yellowstone.

Toundra et caribous

Nous remontons ensuite plein nord et empruntons la piste du Denali. Depuis trois jours, nous n'avons pas vu un seul arbre. Devant nous, à l'infini, des collines recouvertes de toundra. Sur un tapis régulier de mousse humide, nous progressons lentement sous un crachin permanent. Sur notre droite, l'horizon est coupé par les contreforts de l'Alaska Range, qui s'étend jusqu'au mont McKinley. Avec nos salopettes jaunes, nous avons l'allure de marins pêcheurs

perdus dans l'intérieur des terres ! Nous n'avons croisé âme qui vive depuis soixante-douze heures, et ce grand désert vert qui nous rassurait au début, car le regard porte loin, commence à devenir pesant. Dans les marais qui ceignent Glacier Lake, nous surprenons enfin deux chasseurs, Stephen et Erik. Depuis plusieurs jours, ils ratissent les environs avec leurs jumelles et guettent patiemment les caribous. Erik est d'origine russe. Ses ancêtres se sont installés sur l'île de Kodiak au XVIII^{ème} siècle, au moment du boom de la traite des fourrures. À l'époque, Vitus Bering, le grand navigateur danois mandaté par le tsar, venait d'explorer les côtes d'Alaska pour tenter de déterminer s'il existait un pont terrestre entre l'Empire russe et le continent américain. Lors de sa deuxième mission, pris dans une tempête, son navire échoua sur une île déserte et il mourut du scorbut. Mais certains rescapés réussirent à construire une embarcation avec l'épave et purent revenir à bon port, chargés de magnifiques fourrures de loutres de mer. Leur qualité était telle que de nombreux trappeurs sibériens se précipitèrent vers les îles aléoutiennes. Par la suite, menacée par la concurrence française et anglaise, la Russie structura sa colonisation de l'Alaska. Shelikoff, un puissant négociant, installa alors la première colonie russe sur l'île de Kodiak. L'autorité russe perdit ensuite de son ampleur et, après la défaite de la guerre de Crimée, le tsar, qui avait besoin de liquidités, vendit en 1867 l'Alaska aux Américains, pour sept millions de dollars – un prix dérisoire pour ce territoire dont la richesse sera révélée peu après, avec la ruée vers l'or du Klondike, puis celle de l'or noir de Prudhoe Bay.

Sur la route de Seven-Mile Lake, des mares de boue barrent le sentier qui se transforme en torrent. Tout à l'heure, Laurent s'est étalé de tout son long dans le ruisseau, en butant sur un rocher caché sous la vase. Et maintenant, voilà Boogie



qui s'enfonce jusqu'au garrot dans un magma d'argile gluant. « Sors-le de là ! » hurle Philippe à Megan, affolée au bout de la longe. Boogie se débat et s'enfonce de plus belle. Les sacs de bât se couvrent de boue. Il tente de s'extraire, mais rechute. Megan bataille : 45 kilos pour en relever 600, le défi est de taille ! Dans un effort inouï, en prenant appui sur la corde, Boogie s'extrait du piège et se réfugie sur quelques mètres carrés de terre ferme.

Nous atteignons ensuite Fairbanks puis commençons notre longue ascension de la piste qui longe le pipeline jusqu'à Prudhoe Bay, sur les côtes de l'Océan Arctique. Un sentier épuisant, montant et descendant à pic à travers les collines. Dans les pentes à 45 degrés, Boogie et Chevelle, pris de vertige, se mettent à paniquer. Notre vitesse moyenne en prend un coup. Il reste encore 700 kilomètres à parcourir, et nous risquons d'être pris par l'hiver si nous n'accélérons pas le pas...

Solitudes arctiques

À marcher entre dix et douze heures par jour depuis plus de deux mois, nous entrons dans une agréable routine. Les kilomètres s'enchaînent sous nos pas réguliers. Les chevaux avancent tranquillement, arrachant au passage une touffe d'herbe rase. Nous n'avons même plus besoin de les attacher quand nous nous arrêtons à midi. Il suffit de les débâter pour qu'ils comprennent que c'est la pause. Ils tournent autour de nous et broutent paisiblement. Chevelle revient régulièrement vers nous pour essayer de voler une tranche de pain ou quelques pâtes. Nous formons maintenant un groupe homogène dans lequel chacun a sa place, son rôle. Il nous arrive de marcher en silence pendant plusieurs heures d'affilée. Chacun se laisse bercer par le rythme des pas et se perd dans ses pensées.

Nous traversons le cercle polaire et arrivons en vue de Wiseman. Le long de la rivière Koyukuk, c'est le dernier village, à la frontière de l'immense désert arctique qui se cache

Philippe monteur « Boogie » au nord du Cercle Polaire.

Le périple en chiffres

- 1800 kilomètres pour 91 jours d'expédition, durant l'été 2003.
- Entre 32 et 40 km par jour, pour 10 à 12 heures de marche.
- Jours de repos pour les chevaux : 1 à 2 journées par semaine en moyenne.
- Le tiers de l'expédition s'est fait sous la pluie et la neige.
- Température mini : -25°C pendant notre descente vers l'Océan Arctique.



L'équipe

Boogie, un hongre appaloosa de 11 ans et **Chevelle**, une jeune jument de 5 ans, pinto. Avant de se lancer dans cette aventure, ils travaillaient dans un ranch au nord d'Anchorage. Au retour de l'Océan Arctique, Boogie est allé se faire dorloter par les filles d'amis de l'équipe, Dee et Michelle Whyghant, à Kenny Lake, au sud de l'Etat. Chevelle, qui avait encore largement besoin de parfaire son apprentissage, a tapé dans l'œil d'une jeune instructrice de chevaux de Fairbanks !

Laurent Granier et **Philippe Lansac** travaillent et voyagent ensemble depuis plus de cinq ans. Leur première expédition les a emmenés de Paris à Tokyo, pendant trois ans. Ils ont rapporté de ce long périple deux ouvrages : « Paris-Tokyo » (Éditions du Gard-Temps - Coédition Radio France, 2004) et « Paris-Seoul, on the roads of Eurasia » (GNC Media, Seoul, 2003). Philippe est aussi l'auteur de « Grand-Nord, sur les traces de Jacques London » (Éditions du Gard-Temps, 2004), Mi 2005, Laurent et Philippe publient « Canada, sur les traces de Jacques Cartier » (Éditions Arthaud). Photographes et écrivains-voyageurs, ils font aussi partager leurs aventures à travers des articles parus dans la presse, des chroniques radio, des expositions et des conférences.

Megan Son, de nationalité américaine, a vécu une grande partie de sa vie en Corée du Sud. C'est à Séoul qu'elle a rencontré Philippe et Laurent. Passionnée de voyage et d'aventure, elle a collaboré à l'ouvrage « Paris-Seoul » et écrit aujourd'hui pour différents magazines, en Corée du Sud, aux États-Unis et en Angleterre.

Ils sont tous trois co-auteurs de « Alaska, sur les traces des pionniers » (Éditions Arthaud, 2004). Plus d'infos sur leurs expéditions, articles et livres sur leur site internet : www.studionomade.com

derrière ces montagnes. Une fois n'est pas coutume : Wiseman est né de l'or. Une bande de déçus du Klondike, où la plupart des concessions étaient déjà occupées à leur arrivée, tenta sa chance et échoua sur les rives de la rivière Nolan. Ils installèrent un premier campement qu'ils baptisèrent Coldfoot (« Pieds froids »), tant ils avaient souffert des températures qui atteignirent -70° cet hiver-là. Puis ils démolirent quelques kilomètres plus au nord et fondèrent Wiseman.

À peine descendus de cheval, nous sommes invités à un festin d'élan dans la cabane de Berni et Uta Hicker. Il y a dix ans, ils ont quitté définitivement leur Bavière natale pour venir s'installer ici. « Notre premier séjour, durant des vacances, a été un véritable choc. Comme un réveil. La vie dans le sud de l'Allemagne, avec les grandes villes, les autoroutes, la télévision et les supermarchés nous semblait tout à coup insupportable. Du moins, pas compatible avec notre vision du bonheur.

« L'hiver est en train de nous prendre de court. Peut-être commettons-nous une grave erreur en voulant rejoindre l'Arctique fin septembre ? »

Et nous ne voulions surtout pas élever nos enfants dans un tel environnement. Nous avons donc tout plaqué et avons construit une cabane ici. » Pendant que le ragout d'élan mijote sur le vieux poêle en fonte, Berni découpe une cuisse de caribou chassé la semaine précédente. Toute la famille vit au rythme des préparatifs pour l'hiver. Les enfants, âgés de quatre et six ans, apportent leur contribution en emballant soigneusement les morceaux de viande. Uta place ensuite les paquets dans la cache, un garde-manger perché à 3 mètres de hauteur, pour éviter que les ours ou d'autres animaux ne viennent dévorer les provisions. « L'avantage, en Alaska, nous lance-t-elle en riant, c'est que l'on n'a pas besoin de congélateur ! De toute manière, nous n'avons pas l'électricité ici ! » En fin d'après-midi, nous allons nourrir les chiens. Steaks de saumon et soupe de poisson pour ceux qui tireront le traîneau tout l'hiver sur les rivières gelées. Après le dîner, à la lumière des lampes à huile, nous écoutons les histoires de chasse de Berni, ses nez à nez avec les grizzlis et les troupeaux de caribous... Dehors, les aurores boréales dansent au-dessus de ce petit paradis terrestre, à quelques kilomètres au nord du cercle polaire arctique.

North Slope, descente vers l'Océan Arctique

Nous reprenons la piste et arrivons au pied du col de l'Aligun. À 1422 mètres d'altitude, il marque la frontière climatique entre

l'intérieur et le North Slope, le piémont arctique. D'après le peu d'informations que nous avons pu récolter, la pente serait très raide du côté sud. Au bout d'une heure de marche, un vent froid et humide se lève. En quelques minutes, la pluie se transforme en flocons qui nous fouettent le visage. Très rapidement, le sentier se couvre de poudreuse et les chevaux se mettent à glisser. Nous prenons alors la pente de côté et grimpons en zigzag. Nous devons régulièrement nous arrêter pour décoller les blocs de glace qui se forment sous les sabots. Nous n'avons pas le droit à la chute. Alors que nous arrivons à proximité du col, le blizzard forcit encore. Nous avons l'impression d'être pris dans un énorme courant d'air gelé. Pliés contre le vent, nous progressons péniblement. La neige nous griffe le visage, nos cils gèlent, l'air glacé que nous respirons nous brûle la gorge. Les chevaux halètent ; ils sont recouverts par la neige. Avec ce vent froid, tout notre équipement trempé par la pluie du matin gèle instantanément : les longes, les sacs de bât, nos vêtements, nos bidons d'eau... L'hiver est en train de nous prendre de court. Peut-être commettons-nous une grave erreur en voulant rejoindre l'Arctique fin septembre ? Nous cherchons à nous abriter quelques minutes derrière un monticule de rochers, mais le vent tourbillonne et nous glace de plus belle. Il n'y a pas d'autre solution que de passer le col d'une seule traite. Désormais, la neige a complètement recouvert la roche. La poudreuse s'est accumulée en un temps record, et le brouillard complète le tableau. Impossible de distinguer le ciel du sol dans cette lumière cotonneuse. Plus un seul point de repère, d'autant que le jour commence à baisser. « Attention ! » crie soudain Philippe qui vient de s'enfoncer jusqu'à la taille dans la poudreuse. Caché sous la neige, un petit lac, dont la surface gelée a cédé sous son poids, vient de le prendre au piège. Trop tard ! Boogie tombe lui aussi. Philippe, saisi par l'eau glaciale, appelle au secours. Megan, ne pouvant pas avancer plus loin, au risque de tomber elle aussi, saisit la corde attachée à la selle de Chevelle et la lance à Philippe. Il parvient à se dégager, tremblant de froid, mais sain et sauf. Laurent le remet debout en le frottant pour le réchauffer. C'est à présent Boogie qu'il faut sortir de là. Le pauvre se

Couleurs d'automne au nord de Fairbanks





débat, mais s'enfonce de plus belle. Megan et Laurent s'agrippent à sa queue et tirent de toutes leurs forces pour le faire reculer. Il progresse de quelques centimètres, mais ses antérieurs restent bloqués. Megan se jette sur la sangle et défait rapidement le nœud. La selle et les sacs tourment et tombent dans la neige. Boogie recule progressivement, se libère de la glace et remonte, enfin.

Perdus dans le brouillard opaque, nous ne savons désormais plus par où passer ni, surtout, où poser les pieds. Laurent part devant et vérifie la solidité de la glace. Progressivement, le sol devient plat, puis, enfin, commence à redescendre. Le col est franchi. De l'autre côté, la pente est plus douce. Le vent s'est calmé, et le brouillard se lève un peu, dégageant la vallée. Nous reprenons peu à peu confiance et, malgré l'épuisement, le sourire revient même sur nos visages. Devant nous, une immensité blanche, infinie. L'Arctique nous ouvre enfin ses portes.

Pendant 2 semaines, dans la glace et le froid, nous redescendons progressivement vers Prudhoe Bay, que nous atteignons au bout de 91 jours d'expédition. La musique des vagues, l'air marin et le vent nous font soudainement tout oublier. Devant nous s'étale un océan que nous voyons pour la

première fois. Une vision privilégiée, partagée par peu de monde. Des Inuit bien sûr, mais aussi des trappeurs, des explorateurs et des aventuriers. Des gens qui nous ont fait rêver et avec lesquels, désormais, nous partageons ce bout du monde.



"Alaska sur les traces des pionniers" relate leur aventure en détails et en images. Voir le coin des bouquins

Laurent et Chevelle au milieu d'une tempête de neige, à quelques kilomètres des rives de l'Océan Arctique; étape ultime de l'expédition.



Aurore Boréale au nord du cercle polaire arctique

En bas, rendez-vous, après 1600 km de marche, avec l'Océan Glacial Arctique.

Pourquoi prendre seulement deux chevaux pour ce voyage ?

Les pionniers sont arrivés en Alaska avec leur équipement mais très peu avaient l'argent nécessaire pour se procurer un cheval (extrêmement cher). Ils partaient donc à pied vers l'intérieur, chargés comme des mules ! Nous voulions donc partir dans le même esprit et marcher, aidés de nos deux chevaux bêtes que nous avons quelquefois montés, pour de courts trips ou quand l'un de nous était épuisé. Il n'a jamais été question d'être tous les trois à cheval en même temps. Les chevaux nous ont coûté la bagatelle de 5000 dollars !



Matériel

Lestra Sport nous a fourni des sacs de couchage grand froid : Camping Gaz et Coleman l'ensemble du matériel de camping (tentes, réchauds, matelas...) ainsi que les sacs à dos.